

Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, MAI 1888

No 4

DÉCÈS DU RÉV. P. RAYNAL, S. J.

Le Tiers-Ordre de Montréal vient de perdre un de ses directeurs les plus zélés, le révérend Père Raynal, décédé subitement au collège Sainte-Marie. Ce bon père n'était âgé que de 66 ans, sa forte constitution, sa santé parfaite jusqu'à ses derniers jours étaient loin de faire présager une mort aussi proche. Une attaque d'apoplexie foudroyante est venue le frapper au retour de l'exercice de son ministère. Il venait de préparer quelques malades à monter au ciel, lorsqu'il y fut appelé lui-même.

Le Père Raynal était venu de France, simple missionnaire, il y a déjà plusieurs années. Il exerça le ministère à Sandwich, dans la province d'Ontario, mais bientôt attiré par les sublimes vertus des enfants de St-Ignace, il entra à Montréal dans l'Ordre des Jésuites. Il était partout aimé pour son zèle pour le salut des âmes, sa bonhomie et sa grande charité. C'était un apôtre dont la simplicité attirait tous les cœurs. Il fut un des premiers jésuites qui dirigèrent le nouvel établissement de son Ordre au lac Nominigue, au nord de la province de Québec; pendant près de deux ans, il y déservit au milieu de beaucoup de peines et de misères deux paroisses canadiennes.

Il sera surtout pleuré par les tertiaires de la fraternité de Montréal. Pourrons-nous jamais oublier ce bon père qui, avec toute l'ardeur dont son cœur était embrasé pour le perfectionnement de chacun de nous, et pour l'avancement moral de notre fraternité, se dévoua à notre direction, s'épuisa en effort afin de faire pénétrer dans nos âmes l'esprit de St-François, l'amour de Jésus et de Marie? Son souvenir vivra en nous, et nous lui prouverons notre reconnaissance par la ferveur de nos prières. Prions pour lui, afin que sa belle âme se joigne bientôt à Celui qu'il a tant aimé sur la terre et auquel il avait tout sacrifié: parents, amis, famille et patrie. — R. I. P.

DIRECTION DU TIERS-ORDRE A MONTRÉAL

Il a plu à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de changer la direction du Tiers-Ordre de Montréal. A la mort du regretté M. le chanoine Dufresne, notre ancien directeur, il y a déjà quelques années, les révérends Pères Jésuites avaient été chargés de diriger le Tiers-Ordre. Ils acceptèrent cette lourde charge avec l'obéissance et le zèle dont ils sont remplis pour tous les travaux du Seigneur, quoique cette œuvre leur fut complètement étrangère. Il faut être tertiaire pour connaître tout leur dévouement envers nous; ils n'épargnèrent rien pour notre progrès tant spirituel que temporel: pèlerinages, triduum, retraites, visites à domicile, membres pauvres secourus, malades visités, solennités, instructions, le Tiers-Ordre fut pour eux la desserte d'une véritable paroisse, et jamais aucune ne fut mieux desservie. Pour en juger il n'y a qu'à constater le progrès extraordinaire qu'a fait notre ordre sous leur direction.

A l'occasion de notre douloureuse séparation, nous sentons que non-seulement la reconnaissance, mais surtout les besoins de nos cœurs nous obligent à leur présenter, au nom de toute la fraternité, nos plus profonds remerciements pour tout le trouble, toutes les peines qu'ils se sont donnés pour nous, dans l'ardeur de leur zèle pour le bien spirituel de nos âmes et le bien-être de notre fraternité. Leur souvenir vivra toujours dans nos cœurs. Puisse saint François leur rendre au centuple tout le bien qu'ils nous ont fait. Nous le supplions particulièrement de graver dans son séraphique cœur les noms de nos anciens directeurs les bons pères Cazeault, Lory, Turgeon, Desrochers et Raynal.

Le Tiers-Ordre passe des mains des R. R. P. P. Jésuites en celles des R. R. messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice. Ce n'est pas sans émotion que nous revoyons à notre tête nos anciens directeurs. Car, ce sont les Sulpiciens qui ont établi le Tiers-Ordre à Montréal et qui en ont été les premiers directeurs. Par un enchaînement de circonstances dirigés, sans doute, par la Providence, le Tiers-Ordre, après plusieurs années de séparation, est de nouveau placé sous leur direction efficace. Le révérend M. Pelletier devient notre directeur, assisté du révérend M. Giband. Le zèle, la science et le dévouement de ces deux prêtres, dignes fils de M. Olier, en si grande vénération parmi les Canadiens, nous sont connus; ils nous sont

un gage que sous leur direction éclairée le Tiers-Ordre continuera à progresser en nombre et en piété.

Pour nous tous, humbles fils de St. François, qui avons fait profession d'humilité et de soumission, prenons garde que notre conduite démente nos principes religieux. St. François avait pour guides ses supérieurs ecclésiastiques auxquels il obéissait sans murmure. Soyons donc des fils soumis ; qu'importent nos opinions personnelles, nous avons pour directeurs de saints religieux, nous avons encore à notre tête d'autres saints religieux. Et soyons assurés que ce changement vient de Dieu et profitera à nos âmes et à notre Ordre. N'avons-nous pas qu'un but unique : le salut de notre âme ? Grâce à Dieu nous ne sommes pas chargés de commander mais d'obéir, c'est le plus sûr chemin d'arriver au ciel.

Bientôt nous aurons le bonheur de nous réunir à *Notre-Dame des Anges*, titre cher aux tertiaires. Nous en reparlerons.

PRATIQUES CHRÉTIENNES

MOYENS DE SANCTIFICATION.—LE MOIS DE MARIE.

L'une des meilleures pratiques de sanctification durant ce mois, c'est la dévotion envers la sainte Vierge. Pour les cœurs dévoués à Marie, le retour de son beau mois de mai, c'est la joie qu'apporte toujours la fête d'une mère chérie. Il est peut-être superflu de recommander à nos lecteurs de ne pas manquer de faire le mois de Marie, c'est-à-dire honorer, cette bonne mère chaque jour par quelque prière, quelque acte de vertu ou quelques bonnes œuvres. Il y a à gagner pour chaque jour, 300 jours d'indulgence, et une indulgence plénière une fois durant le mois aux conditions ordinaires.

Nous rappellerons à nos lecteurs que l'an dernier nous avons publié pour leur avantage un très joli petit mois de Marie, court et touchant, parallèle de Marie avec les plus belles fleurs de la terre.

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la résurrection du Sauveur ; les apôtres étaient suffisamment confirmés dans la foi de ce mystère fondamental et instruits de

tout ce qui concernait l'œuvre dont ils allaient être chargés. Jésus-Christ avait achevé de leur développer les principes de la morale évangélique, de leur exposer l'économie de sa religion, de leur tracer le plan de son Eglise, et leur avait conféré tous ses pouvoirs et promis toutes ses grâces. Il ne manquait plus que le souffle de l'Esprit-Saint pour donner l'âme et la vie à cette création nouvelle. Mais cet Esprit divin ne devait venir qu'après l'ascension de Jésus-Christ au ciel. Tout se prépare donc pour le grand et dernier événement de la vie du Sauveur sur la terre. Il prend avec lui ses disciples et les conduit sur la montagne des Oliviers. Là, après avoir réitéré ses instructions et ses promesses pour la divine mission qu'il leur confiait, il étend les mains pour les bénir, et s'élève en leur présence dans les cieux. Bientôt un nuage le déroba à leurs regards, et des anges leur dirent qu'à la fin des temps il viendra de nouveau juger les vivants et les morts...

* * *

Réjouissons-nous en ce jour où le Fils de l'homme s'est élevé au ciel et s'est placé à la droite de Dieu, et bénissons sa divine bonté. 1o Notre nature était maudite et condamnée à l'opprobre; tout à coup elle est exaltée, et les cieux lui sont rouverte. Nous étions indignes de la vie, et nous sommes appelés à l'immortalité. Notre nature en Jésus-Christ occupe la première place dans le ciel, et ce qui fut la risée des démons est adoré des anges. 2o O heureuse jalousie de Satan, qui a été suivie de tant de gloire! L'ennemi qui avait médité notre ruine et croyait l'avoir consommée voit cette même nature, que sa rage poursuivait, couronnée dans le ciel et y possédant de plus grands avantages que ceux dont il l'avait privée. Nous avions perdu l'espérance, et notre humiliation s'est changée en triomphe.

LA PENTECOTE

Nous devrions, à l'imitation des Apôtres, consacrer les dix jours qui séparent la fête de l'Ascension de celle de la Pentecôte à des exercices capables d'inviter le Saint-Esprit à visiter nos âmes par l'effusion de ses dons. Tout le temps que les Apôtres passèrent dans la compagnie de Notre-Seigneur fut une préparation continuelle à la descente du Saint-Esprit sur eux. Ils y avaient été particulièrement disposés par les instructions journalières de leur divin Maître, par son exemple, par ses adorables mystères, surtout par ses souffrances, par sa mort, par sa résurrection et par son ascension. Mais tout cela ne suffisait pas; il fallait qu'ils restassent orphelins pendant dix jours, et que, livrés à eux-mêmes, ils employassent ce

temps à se rendre dignes du grand mystère qui devait être accompli en eux. C'est pourquoi Jésus leur commanda de rentrer dans la ville et d'y vivre en retraite jusqu'à ce qu'ils eussent été revêtus de la force d'en haut par le don du Saint-Esprit. Tous les chrétiens doivent, autant que les circonstances le permettent, donner quelque temps à la retraite pour fuir la corruption, la vanité et la dissipation du monde. Cet isolement est nécessaire à tous ceux qui désirent sincèrement les lumières du Saint-Esprit. Une méditation soutenue et réglée peut ne pas être facile à tout le monde ; mais il n'est personne qui ne puisse, au milieu de ses occupations et de ses travaux, élever son âme à Dieu et réserver une partie de son attention pour la pensée de l'éternité.

L'Esprit-Saint recherche les cœurs purs, libres de toute affection, recueillis et pieux. Ce sont ceux-là spécialement qu'il soutient dans les continuel combats que demande la vertu ; 2o ce sont ceux-là qu'il console au milieu des peines inséparables de cette vie ; 3o ce sont ceux-là qu'il enrichit de ses dons les plus précieux.

LA SAINTE-TRINITÉ

Un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit : le Père, par la connaissance de ses perfections, engendrant de toute éternité son Fils ; le Saint-Esprit procédant éternellement de l'amour mutuel du Père et du Fils, unité de nature en Dieu, et trinité de personnes : tel est l'article fondamental de notre foi, la règle abrégée de toute notre conduite, le terme de toutes nos espérances. Tous les dogmes de la religion reposent sur celui de la Trinité ; c'est ce que l'Eglise nous donne à entendre d'une manière sensible lorsque, après avoir présenté successivement à nos adorations un Dieu créateur et conservateur de l'univers, un Dieu fait homme et rédempteur des hommes, un Dieu sanctificateur, elle termine aujourd'hui le cercle de ses solennités par celle de Dieu en trois personnes. Toute la morale de la religion repose sur la Trinité, puisque Jésus-Christ ramène tous les devoirs qu'il nous impose à ce grand et unique précepte de la charité, qui de tous les cœurs n'en fait qu'un seul, comme les trois adorables personnes ne font qu'un seul et même Dieu. Toutes les espérances de la religion vont se concentrer dans le mystère de la Trinité, puisque c'est la claire vue et l'amour consommé d'un Dieu en trois personnes qui feront le bonheur des élus dans le ciel,

comme c'est la croyance et l'amour commencé de ce même Dieu en trois personnes qui font ici-bas l'objet le plus solide de leur confiance.

~

Vous avez été baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Votre reconnaissance doit vous porter de tout cœur : 1o à vous fortifier dans la croyance de cet ineffable mystère ; 2o à vous ranimer dans les pratiques de piété qui l'honorent ; 3o à contribuer de tout votre pouvoir à en étendre la connaissance et l'amour.

LA FÊTE-DIEU

Jésus-Christ, se voyant près de mourir pour le salut du genre humain, résolu de réaliser le grand dessein de son amour dans l'institution de l'Eucharistie. Ce fut le jeudi soir, et la nuit même qu'il devait être livré entre les mains de ses bourreaux. Après avoir accompli la cène pascale ou l'immolation légale de l'agneau, il lava les pieds à ses apôtres, se remit à table pour faire le repas ordinaire, prit du pain, et, ayant rendu grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : "Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu en faveur de plusieurs pour la rémission de leurs péchés. C'est le calice du Testament nouveau dans mon sang, qui va être répandu pour vous. Faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous le boirez." Jusqu'au XIIIe siècle, la fête de l'Eucharistie fut bornée au jeudi saint ; mais en 1246, assuré de la vérité des révélations qui le portaient à établir cette fête, l'évêque de Liège en ordonna la célébration publique et solennelle dans tout son diocèse. Urbain IV l'institua pour toute l'Eglise, et la fixa au jeudi qui suit le dimanche de la Trinité.

~

Serions-nous assez aveugles ou assez ennemis de nous-mêmes, pour méconnaître un si grand bienfait ou pour en abuser ? Les principaux effets de la sainte communion, faite avec de bonnes dispositions, sont : 1o la conservation et l'accroissement de la charité et de la grâce habituelle, qui sont la vie spirituelle de l'âme. 2o La sainte Eucharistie affaiblit la force de nos ennemis intérieurs, calme le feu des passions, fortifie l'âme contre les tentations et les épreuves. 3o Elle purifie l'âme de plus en plus, et met en elle une semence d'immortalité et de bonheur inaltérable.

LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE

La prière du soir *en famille* est une sainte pratique, qui jadis était en grand honneur et que les familles vraiment chrétiennes ont encore retenue. Il faudrait que toutes nos paroisses revinssent à cet usage si pieux, si salutaire, qui sanctifie le foyer domestique et transforme chaque maison en un sanctuaire béni de Dieu.—Le récit qu'on va lire nous apprendra ce que l'on gagne à la *prière du soir en famille* :

J'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une petite charrette. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait gros châte de laine dans lequel elle était enveloppée. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage.

Je fus pris de pitié. Le souvenir de ma mère me traversa l'esprit, et, rejoignant la marchande qui venait de s'arrêter :

“ — Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

“ — C'est la vérité, mon fils. Les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids. Mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait. Il n'abandonne pas les pauvres gens.”

Je lui demandai où elle allait ainsi.

Elle me montra la *barrière* et voulut se remettre en marche. Je posai alors la main sur l'un des bancards.

“ — Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin. Il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.”

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charrette devant moi. La vieille femme ne fit aucune résistance. Elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés. J'appris alors qu'elle venait d'acheter, aux halles, une provision qu'elle devait revendre. Depuis trente années elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

“ — Mais quand je les ai eu grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme. Deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons

“ — De sorte, m'écriai-je, que vous voilà toute seule, sans autre ressource que votre courage.

“ — Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle, *le comptez-vous pour rien ?* Allez ! on a beau

être vieille et misérable, l'idée que le Roi du ciel vous regarde, vous juge, et vous tient compte de tout, ça vous soutient. Quand j'ai trop de fatigue, et que mes pieds n'en veulent plus, eh bien ! je me mets à genoux. Je lui dis ce qui me chagrine, et quand je me relève j'ai le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça. un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend aux petits enfants à dire : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Je ne répondis pas. Je sentis que la lumière était venue. En écoutant parler la vieille femme, mon cœur battait. Je la regardais boitant, la tête branlante, déjà courbée, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi.

C'était donc vrai que l'homme a besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur cet échafaudage qui compose la vie, il faut une corde nouée dans le ciel.

Quand je quittai la marchande, elle me remercia. Mais, à vrai dire, c'est moi qui lui devais de la reconnaissance. En effet, elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit.

J'arrivai au logis, tout occupé de ma rencontre. Ce soir-là, ma femme était bien triste. On soupa sans rien dire. L'enfant s'endormit. Puis on resta près du feu qui s'éteignait. L'heure du coucher venue, je pris la main de la chère femme, et l'attirant contre mon épaule :

— Voilà, lui dis-je, trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls. Demandons à Dieu d'en prendre sa part."

Et je me mis à genoux.

Ma femme en fit autant sans rien dire. Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance, et qui étaient restées depuis, comme un dépôt, dans un coin de mon cœur. A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi. C'était une langue que je comprenais pour la première fois. Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez ma femme. Mais je l'entendis qui pleurait tout bas.

Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant.

— Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle. Maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage."

Et de fait, depuis ce jour, tout alla mieux au logis.

Nos cœurs étaient détendus.

La prière du soir nous était une espèce de repos et d'attendrissement.

Pauvre vieille femme ! Tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire. Depuis, je ne l'ai jamais revue. Mais plus d'une fois je l'ai bénie.

EMILE SOUVESTRE.

BULLETIN DE MARIE

LE SOLDAT VINCENT.

Entre le petit port d'Auray en Bretagne, et le bourg fameux de Sainte-Anne, renommé par son célèbre pèlerinage, vivaient dans une petite cabane Marc Thomas et son fils Vincent.

Marc n'avait que cinquante-six ans, mais il était cassé, souffrant et malade, et quand la conscription vint lui enlever son soutien, il fut bien malheureux. Cependant il se soumit sans murmure : c'était un chrétien, il respectait la loi.

Quand Vincent partit, il lui dit : " Mon enfant, n'oublie jamais que je t'ai consacré à la sainte Vierge ; invoque-la toujours, sois-lui fidèle, et tu reviendras sain et sauf. Si tu meurs, elle te recevras dans le paradis et tu ne regretteras pas la terre."

Vincent fut incorporé dans un régiment qui partit presque aussitôt pour la Crimée.

Je ne vous dirai pas, ici, à combien d'épreuves fut exposé Vincent, mais il se disait : Une personne consacrée à la sainte Vierge peut-elle faire cela ? Si c'était non, c'était non pour lui. Ses amis se moquaient de lui, mais leurs plaisanteries ne l'effrayaient pas plus que le feu ennemi.

Un jour, un de ses camarades, irrité de ne pouvoir réussir à l'entraîner dans ses parties de débauches, l'accabla d'injures et voulut le forcer à se battre. Je ne me battrai pas, dit Vincent, parce que nous n'avons le droit, ni l'un ni l'autre, de priver l'armée d'un soldat ; mais demain peut-être donnera-t-on un assaut à Sébastopol et alors là, nous verrons si nous craignons le feu.

Le lendemain on donnait un assaut, et près de Vincent, le soldat qui l'avait provoqué tombait blessé. A l'instant une sortie des assiégés fait reculer les assiégeants, et le soldat va être abandonné sous les pieds des chevaux des Russes. Vincent s'avance rapidement, enlève le blessé, le charge sur ses épaules et le rapporte au camp.

Quant le blessé put parler : " O mon Dieu ! dit-il à Vincent, comment as-tu pu courir assez vite pour nous soustraire tous deux aux armes des Russes ?—Oh ! répondit Vincent ! j'ai invoqué la bonne Notre-Dame et je me suis senti des ailes : elle m'a envoyé ses anges, car il fallait bien que je sauvasse ta vie : hier tu voulais me tuer.

—C'est vrai, dit le soldat, ta vertu m'importunait et aujourd'hui je lui dois la vie. Mais je suis converti et je veux comme toi me consacrer à Marie."

Voulons-nous comme Vincent attirer des âmes à Marie, comme lui, rendons notre vertu utile : faisons le bien, toujours le bien, rien que le bien, et sachons le rendre aimable, car Marie est la mère très-aimable.—(Marie Curo.)

UN ÉPISODE DU MAMELON VERT

(GUERRE D'ORIENT.)

Le fait que nous allons raconter prouvera une fois de plus la puissance de Marie et sa maternelle protection sur ceux qui l'aiment et qui l'invoquent au moment du danger. Le fait se passe à la fameuse et terrible attaque du Mamelon Vert.

Le régiment dont faisait partie notre ami devait ailer le premier à l'attaque ; mais, soit pour ne pas jeter l'épouvante, soit par une décision prise au moment du combat, on cacha aux jeunes soldats qu'ils devaient soutenir le premier feu. On les fit donc placer derrière tous les autres régiments comme s'ils ne devaient marcher que les derniers ; mais pendant que le combat s'engage avec un cruel acharnement de part et d'autre, un ordre soudain est donné, et c'est celui dont fait partie notre jeune ami qui doit s'avancer en première ligne pour recevoir la décharge la plus vive et la plus meurtrière.

A cet instant suprême où tous vont courir à une mort certaine et inévitable, les camarades se regardent comme pour se dire un éternel adieu, des larmes involontaires coulent de tous les yeux et chacun prononce une dernière fois le nom d'une mère adorée ou le nom du pays qui l'a vu naître. Un seul cependant est resté calme et espère contre toute espérance : c'est le jeune J... ; il s'est rappelé, comme par un trait de lumière qui est venu tout à coup le frapper, les pieuses exhortations de sa vertueuse mère qui, avant de partir sous les drapeaux, lui avait conlié son chapel et une médaille miraculeuse. Le jeune J... les pendit à son cou, et d'un pas intrépide il marcha au combat, à la tête de ses frères d'armes. Nous allons voir tout à l'heure comment la Vierge bénie prendra soin de son jeune protégé.

Le régiment s'avance donc dans la tranchée, et le jeune J..., comme tambour de la compagnie, la précède et bat la charge. Une grêle de balles, d'obus, de boulets obscurcit littéralement l'atmosphère ; on dirait qu'un orage épais a fondu comme tout à coup sur ces braves : c'est le moment suprême de la mort ; meurtrière et cruelle, elle fait des victimes par milliers, le sol est jonché de cadavres, des ruisseaux de sang arrosent la terre, et cependant le feu de l'ennemi n'a pas encore cessé. Et les cris des mourants, et les cris des blessés qui se prolongent de toutes parts augmentent l'alarme et le péril.—Le pauvre régiment défile, défile toujours dans la tranchée, roulant sur les boulets et les balles dont elle est remplie ; le jeune J..., intrépide à son poste, bat toujours la charge et marche bravement à la mort ; mais il s'est aperçut que le feu a cessé derrière lui et qu'il n'est plus personne des siens : officiers et soldats, tous ont disparu.—Il ne reste plus que le protégé de Marie qui n'avait reçu, lui, aucune blessure.

LES DEUX CŒURS

On lit dans un bulletin de la société de Saint-Vincent de Paul le récit suivant : Pendant le mois de Marie, dans une maison de patronage appelée maison de Nazareth, deux croix furent déposés près de l'autel de la sainte Vierge, l'un pour recevoir les offrandes, l'autre les résolutions, double hommage à Marie. Parmi les résolutions prises, on lut les suivantes : *J'ai réprimé trois fois mes mouvements de colère.—J'ai remporté plusieurs victoires sur mon défaut dominant.—J'ai prié pour la conversion de mes parents et de*

mon patron.—*J'ai gardé le silence quand on m'a grondé injustement.* Dans le tronc des offrandes, on trouva un papier contenant ces lignes bien touchantes : O divine Marie ! très-humble sainte Vierge, je vous supplie humblement d'accepter mon cœur. Je vous le donne tout entier. Vous savez, ô divine Marie, qu'au patronage on va vous offrir dimanche, jour de la Pentecôte, un cœur d'argent donné par mes camarades ; comme je n'ai pu rien vous offrir pour en acheter un, je vous prie de prendre le mien ; cela fait qu'au lieu d'un vous en aurez deux. J'espère qu'il vous sera toujours fidèle et ne s'écartera jamais de ses devoirs."

UN INDIEN SAUVÉ PAR MARIE

On lit dans les *Annales de la Propagation de la foi* le trait suivant, rapporté ainsi à M. Olivier, missionnaire apostolique, par un chrétien des grandes Indes :

" Si je vis encore, lui disait-il, je le dois à la protection de la sainte Vierge. Un jour, j'étais allé couper du bois dans la forêt avec plusieurs personnes. Comme nous devons y rester quelque temps, nous fîmes une petite hutte, que nous couvrîmes avec des branches d'arbres. Nous étions tous réunis dans cette cabane, lorsque, au milieu de la nuit, nous entendîmes un grand bruit dans la forêt, et nous ne doutâmes point que ce ne fût un éléphant : chacun, comprenant le danger que nous courions, se sauva comme il put. À peine étais-je sorti, que l'éléphant, car c'en était un, me saisit par les cheveux, m'éleva à cinq ou six pieds de terre et m'emporta. Dans cette triste position, je me mis sous la protection de la sainte Vierge, la conjurant d'intercéder pour moi auprès de son Fils. Je ne pouvais faire que cette prière, car j'étais presque sans connaissance. Lorsque l'éléphant m'eut porté assez loin, il creusa avec son pied une espèce de fosse, m'y déposa, rassembla sur moi beaucoup de terre et s'avança dans la forêt. Cependant, faisant de grands efforts, je parvins à m'arracher de ce tombeau, et tâchai de me sauver. Mais à peine eus-je fait quelques pas, que l'éléphant m'atteignit de nouveau, et me prenant par un pied, me jeta rudement par terre. Il se trouvait près de là du sable : l'animal furieux creuse une seconde fosse, m'y place et me couvre d'une si grande quantité de sable, que, malgré tous les efforts que je pouvais faire, il ne m'étais presque pas possible de remuer. Je m'adressai toujours à la sainte Vierge : je demeurai dans ce douloureux état le reste de la nuit. Le matin il me sembla entendre les cris de plusieurs personnes qui se lamentaient ; bientôt je crus reconnaître la voix de ma mère, qui, ayant appris de mes compagnons que j'avais été enlevé par l'éléphant, venait chercher mon corps, ne doutant point qu'il ne m'eût tué. Ma mère m'appela, et je ne pouvais répondre de manière à être entendu. Dieu la conduisit près du lieu où j'étais ; elle crut remarquer un certain bruit, et voyant le monceau de sable nouvellement remué, elle pensa que je pouvais être enterré en cet endroit. Elle appela les autres personnes qui, ayant retiré le sable dont j'étais couvert, me trouvèrent presque demi-mort. Oui, si je vis encore, je le dois à la Mère de Dieu, et je suis prêt, pour lui témoigner ma reconnaissance, à faire tout ce qui pourra lui être agréable."

Il est difficile de satisfaire aux besoins du corps, sans obéir en même temps à ses caprices des sens.—*St-François.—Apoth. II.*

SCAPULAIRE DE ST. JOSEPH

Nous encourageons tous nos lecteurs à porter sur eux le scapulaire de St. Joseph. Les tertiaires surtout ne devraient pas y manquer. La dévotion à ce bon et grand saint se répand partout et entre vite dans le cœur des bons chrétiens, mais elle manquait d'une marque distinctive. Les serviteurs de St. Joseph doivent porter sa livrée, comme nous portons celle du S. Cœur de Jésus et celle de Marie. Son scapulaire répond à ce besoin. Léon XIII, trois cardinaux et plus de soixante archevêques et évêques l'ont déjà solennellement approuvé. Il est enrichi de précieuses indulgences.

NOTE (1). Le scapulaire de St. Joseph se compose de deux petits carrés de flanelle blanche, réunis par deux cordons également blancs. Sur l'un des carrés de flanelle est une image de St. Joseph portant l'Enfant Jésus avec l'invocation : *Itē ad Joseph.* Sur l'autre côté, le chiffre de St. Joseph avec l'invocation : *Saint-Joseph protecteur de l'Eglise universelle, protégez-nous.* Il se porte de la même manière que les autres scapulaires. Tout prêtre peut bénir ce scapulaire ; il n'est prescrit aucune formule de bénédiction. Pour gagner ces indulgences, il faut le porter jour et nuit, et réciter l'invocation : *Saint-Joseph, protecteur de l'Eglise universelle, protégez-nous !* Il n'est pas nécessaire de se faire inscrire sur un registre.

“ En nous recommandant de porter son scapulaire, d'en revêtir tous les nôtres, l'Eglise a pour but de resserrer les liens de la famille, de nous faire aimer dans St. Joseph et avec lui, la vie intérieure, l'existence recueillie, modeste et laborieuse. Enfin, l'Eglise, en mère prévoyante, veut nous assurer son appui et un puissant secours à nos derniers moments. Les terreurs de l'agonie seront adoucies, les embûches du démon seront moins dangereuses pour celui qui mourra revêtu des livrées de St. Joseph, *patron de la bonne mort.*”

L'esprit de Dieu veut que la chair soit mortifiée, méprisée, abaissée et brisée ; il souhaite avant tout la pénitence, la simplicité, la paix véritable de l'esprit et surtout la crainte divine, la sagesse divine, l'amour divin du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

St-François—1re Règle des FF. Min. xvii.

(1) *Le Propagateur de la dévotion à St. Joseph.*

QUESTIONS CONCERNANT LE TIERS-ORDRE

Au sujet de la décision de la Sacrée Congrégation des Indulgences décidant qu'un membre d'une congrégation religieuse où l'on fait des vœux soit perpétuelles soit temporaires ne peut être admis dans le Tiers-Ordre, les *Annales franciscaines* (1) font les remarques suivantes :

On nous a demandé à ce sujet quelle était la position des membres des Congrégations entrés dans le Tiers-Ordre avant cette décision de Rome ? Cette décision n'a pas, croyons-nous, d'effet rétroactif. Ceux qui étaient Tertiaires le demeurent et continuent à jouir des privilèges, car ils étaient entrés dans le Tiers-Ordre en vertu de concessions données par les Souverains Pontifes ; l'entrée dans le Tiers-Ordre est interdite à ceux qui n'y étaient pas admis avant la date de cette réponse (16 juillet 1887.)

LES POUVOIRS D'INDULGENCIER

Le pouvoir d'indulgencier les crucifix pour le Chemin de la Croix vient d'être renouvelé pour cinq ans par une concession du Rme P. BERNARDIN, Ministre général des Frères Mineurs Observantins, en date du 8 mars 1888.

Le pouvoir d'indulgencier les chapelets de l'Immaculée-Conception a été également prorogé pour cinq ans par une nouvelle concession du R. P. BERNARD d'Andermatt, Ministre général des Frères-Mineurs Capucins, datée de Rome, le 6 mars 1888.

D'autres pouvoirs viennent à échéance dans le courant de cette année; nous espérons qu'ils seront renouvelés en temps utile.—(*Œuvre de saint François de Sales.*)

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception du *Petit Carnet ou le Livre d'or des premiers communions*, charmant petit volume que nous voudrions voir entre toutes les mains des enfants qui se préparent à la première communion et qui veulent persévérer. Il se compose de six parties : *Préparation éloignée, préparation prochaine, préparation immédiate, le grand jour, la persévérance et l'avenir*. Il est à vendre chez V. H. Casterman, éditeur, Paris, rue Bonaparte 66 ou Tournai, rue de la Tête d'or, 5, France.

(1) Avril, 1888.

ÉCHOS DES FRATERNITÉS.

MONTRÉAL

Notre fraternité a célébré ses Quarantes Heures cette année avec une solennité inusitée. L'église des Saints Stigmates s'est remplie à chaque office : messe du matin et amende honorable du soir, de tertiaires et de fidèles. Le dimanche, 8 avril, l'ouverture se fit par une grand'messe solennelle chantée par le révérend M. Sentenne, curé de Notre-Dame, assisté de deux ecclésiastiques du grand séminaire comme diacre et sous-diacre. Le chant fut fait par le chœur des tertiaires. M. le curé Sentenne en une courte mais éloquente allocution, fit ressortir les traits de la fête du jour, il rappela le zèle des bons Pères Jésuites pour le Tiers-Ordre, et exhorta les tertiaires à ne jamais l'oublier. Il annonça la joie qu'il éprouvait à se retrouver au milieu de notre fraternité, œuvre florissante dont le Séminaire de Saint-Sulpice avait guidé les premiers pas. Le bien qu'il attend du Tiers Ordre dans la paroisse Notre-Dame et dans toutes celles de Montréal, est grand. Cette classe d'hommes humbles et vertueux devront portés partout le bon exemple.

Durant les Quarantes-Heures les tertiaires ont à tour de rôle veiller auprès du Saint-Sacrement.

PROFESSIONS.

Le 19 mars, fête de Saint Joseph, les professions suivantes ont eu lieu dans la Fraternité des Frères :

MM. Alfred Yon, Frère Sébastien de l'Apparition, Félix Bigaouette, Frère Jean.

Ont pris le Saint Habit :

MM. Thomas St-Jean, Frère Jean, Joseph Lafleur, Frère Thomas d'Aquin et Albert Bigaouette, Frère Joseph.

Dans la Fraternité des Sœurs ont fait profession :

Dame	George Vincent,	Sœur	Joseph.
"	Joseph Lemieux,	"	Marguerite.
"	L. O. Franchère,	"	Rosé-Délina.
"	J. D. Mathes,	"	François d'Assise.
"	Joseph Dépatie,	"	Philomène.
Delle	Céline Leduc,	"	Marie des Anges.
"	Scholastique Gingras,	"	Joseph-Jean de la Croix.
"	Adeline Dupuis,	"	Marguerite Marie.
"	Antoinette Genest,	"	Marguerite de Cortonne.
"	Marie Lapré,	"	Joseph Octave.
"	Emma Rivard,	"	Marie de la Croix.

Dame Honoré Allaire, Sr Ste-Catherine a été admise dans la fraternité.

MISSIONS D'AFRIQUE.

Les *Missions d'Afrique* contient une description d'un village chrétien situé à la station du Kibanga dans le Tanganyka, sous la direction des Pères missionnaires, qui mérite d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Elle leur fera comprendre le zèle de ces bons pères et ce dont est capable leur dévouement au milieu de ces barbares :

“ Lorsque, en 1882, les missionnaires demandèrent au roi Poré, dans le désert du Tanganyko, à s'établir chez lui, il les accueillit avec honneur. Il voyait en eux des défenseurs contre les Wagouha, et peut-être aussi des protecteurs contre les envahissements continuels des Arabes d'Oujiji. Des intérêts matériels à protéger, c'était la seule chose à laquelle il songeait : depuis lors, il a subi, sans s'en douter, l'ascendant des Missionnaires, et plus d'une fois nous l'avons empêché de commettre des injustices auxquelles ses conseillers le poussaient. Lorsqu'il sait que nous n'approuvons pas une mesure, il se contente de répondre à toutes les raisons qu'on lui apporte pour le déterminer à la prendre : “ Je ne le ferai pas, parce que cela déplaît à mes amis les blancs.” Malheureusement les cent compagnes dont on le dit entouré sont un obstacle très sérieux à sa conversion.

“ Il leur assigna une très vaste concession de terrain, au sud de l'Oumona. C'est dans cette concession, à 500 mètres environ du lac, sur le bord de la rivière Mahongolo, qu'est établie la station. Elle se compose de vastes bâtiments construits en torchis et recouvert en paille. Une estacade en pieux la protège contre les fauves et la met à couvert d'un coup de main de la part des maraudeurs nocturnes si nombreux en ces contrées. Les missionnaires y vivent entourés de cent quarante orphelins qu'ils instruisent dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur, initient aux premiers éléments des connaissances humaines et forment à l'amour du travail. Les premiers libérés ont déjà grandi. Il y a quelques années, bon nombre d'entre eux furent mariés les uns à des orphelines rachetées comme eux de l'esclavage, les autres à des filles libres du pays et établis dans le voisinage de la station. Leurs demeures commencent déjà à se peupler de noirs chérubins qui font la joie de leurs parents et celle des missionnaires. Ceux-là, du moins, n'auront jamais vécu dans l'infidélité. De nombreux indigènes, las de piller et surtout d'être pillés, sont venus se joindre à eux. Aussi la demeure des missionnaires est-elle maintenant entourée d'une ceinture de hamœux.

“ La population ne la mission, qui forme un effectif d'un millier de personnes environ, est soumise en tout, au religieux et au civil, à la direction des Pères ; car le vieux Poré, lorsque nous nous établimes chez lui, voulut que nous y jouissions d'une indépendance absolue. Nos relations avec lui se bornent à des relations de bon voisinage. Bon nombre de nos gens ont reçu le baptême ; la plupart des autres sont catéchumènes. Kibanga est donc comme une oasis chrétienne au milieu du vaste désert de l'infidélité. La paix et la joie, fruit de l'aisance et d'une conscience tranquille, règnent au sein de cette petite communauté. Chaque matin, au lever du soleil, une belle cloche, présent de l'Alsace catholique, les convoque à la prière. Inutile de vous dire qu'ils n'oublient jamais, aux pieds des autels, d'appeler les bénédictions divines sur les bienfaiteurs de France qui

sont avec les missionnaires les instruments du bonheur dont ils jouissent. La prière terminée, hommes et femmes se dispersent dans les champs. Il fait bon les voir manier vigoureusement la pioche, en s'accompagnant du chant des cantiques. Sous leurs efforts, le pori (c'est ici l'expression consacrée pour désigner une terre inculte et couverte de hautes herbes) recule chaque jour ses limites. De vigoureuses plantations de manioc envahissent peu à peu les collines, tandis que les deux rives de Mahongolo se transforment en fertiles bananeraies. Vers onze heures, alors que la chaleur rend trop pénibles les travaux des champs, le son de la cloche les réunit de nouveau pour recevoir l'instruction religieuse et s'exercer au chant des louanges de Dieu. Comme la moindre application d'esprit les fatigue, les exercices sont multipliés, mais durent peu, une demi-heure tout au plus. L'après-midi ne diffère que fort peu de la matinée. A deux heures et demie, lorsque le soleil, commençant à baisser sur l'horizon, a déjà perdu de sa force, ils se dispersent de nouveau dans les champs. Ils y demeurent jusqu'au coucher du soleil. Les travaux terminés, tous se rassemblent de nouveau aux pieds des autels pour remercier Dieu des faveurs qu'il leur a accordées et le prier de ne pas laisser demeurer infécondes les sueurs qu'ils viennent de répandre; puis chacun rentre chez soi pour le repas du soir. A la belle saison, les soirs sont magnifiques sous l'équateur. A la chaleur du jour a succédé une délicieuse fraîcheur; partout règne le silence qu'interrompent seuls les rauques aboiements de l'hyène ou les cris des hippopotames qui sortent alors du lac pour aller chercher leur pâture; la voûte céleste, dont aucun nuage ne ternit l'azur, étincelle de millions d'étoiles que réfléchit la surface unie du Tanganyka. Si peu cultivé que soit encore l'esprit de nos néophytes, ils ne demeurent cependant pas insensibles à ce beau spectacle. Aussi est-ce l'heure qu'ils choisissent de préférence pour se réunir, fumer le narguile et s'entretenir des événements de la journée. Les missionnaires ne dédaignent pas de s'asseoir eux-mêmes à ces réunions, où règne la plus franche cordialité et qu'égaient souvent les réflexions naïves des nouveaux venus. Cependant la nuit est le temps consacré au repos; on ne l'oublie pas. Vers neuf heures et demie, sur un signal du Père, toutes les conversations cessent et chacun va demander à un sommeil réparateur le repos noblement conquis par les travaux de la journée.

“ Le dimanche, la chapelle est trop étroite pour contenir la foule des chrétiens et des catéchumènes qui s'y pressent. Tous, hommes et femmes, grands et petits, participent au chant sacré et il y apportent un entrain vraiment admirable. Les longues heures que les offices leur laissent libres sont remplies par le jeu. Les jeux de dés, de loto, de domino et surtout un jeu indigène nommé Bao, qui rappelle un peu le damier, ne chôment pas. Aux principales fêtes de l'année, les missionnaires augmentent l'allégresse générale en distribuant un mouton ou une chèvre à chaque hameau.

“ Le gouvernement, c'est le nom que les nègres, qui n'ont que de petites idées même des grandes choses, donnent à la direction des missionnaires, est donc avant tout paternel. Il ne laisse pas pour cela d'être fort.

“ Quiconque dépend de la mission est tenu à deux jours de travail par semaine soit pour la culture des champs, soit pour la construc-

tion ou la réparation des bâtiments de la station. Ce travail nous pourrions l'exiger gratuitement; ce serait une compensation des frais qu'ont nécessités leur rachat et leur entretien pendant de longues années; mais cela rappellerait trop l'esclavage dont nous les avons tirés. Aussi, à la fin du jour, chaque travailleur reçoit-il un petit disque de zinc marqué aux initiales de la mission. C'est la monnaie très primitive que nous avons introduite dans le pays, et elle y est, désormais, tellement accréditée que les indigènes même éloignés de la station, ne font aucune difficulté de la recevoir dans les transactions. Lorsqu'ils ont recueilli un certain nombre de ces pièces, ils peuvent acheter les étoffes nécessaires pour se vêtir.

" Nous avons aussi notre code pénal. Que qu'un vient-il à commettre un délit, à adresser des paroles blessantes à l'un de ses compagnons, à dérober dans son champ quelques racines de manioc (ce sont là les délits les plus communs) il est aussitôt déferé au baraza (tribunal, proprement véranda établie sur la façade des maisons arabes); c'est là que se rendent les jugements des pères. Les témoins sont appelés de part et d'autre, et, si le méfait est constaté, le coupable reçoit une paternelle correction ou est mis à l'amende, selon le cas. Les jugements rendus en baraza sont absolument sans appel; aussi la sentence est-elle toujours acceptée sans conteste par les deux parties. Par ce moyen nous nous sommes acquis une telle réputation d'équité, que les indigènes mêmes qui ne dépendent de nous en rien nous font volontiers juger leurs différends.

" Tout en donnant leurs soins à l'éducation des orphelins et à la direction des villages chrétiens, les missionnaires sont loin d'abandonner les infidèles qui les entourent. Chaque semaine, deux d'entre eux visitent les hameaux les plus voisins de la station. Ils y sont reçus en amis et leurs instructions sont écoutées sinon encore avec foi, du moins avec respect. Il y a plus, et c'est cette année même, peu de temps avant mon départ de Kibanga, que le divin Maître nous a accordé cette consolation: la plupart, de leur propre mouvement, présentent leurs nouveau-nés au baptême, s'engagent à les envoyer régulièrement à la mission lorsqu'ils seront en âge d'être instruits. C'est une victoire d'autant plus signalée sur le démon que jusqu'ici, par un préjugé bien excusable, sans doute, puisque dans le principe nous ne baptisions qu'à l'article de la mort, ils étaient persuadés que le baptême faisait mourir les enfants.

" Avec des occupations si multiples, le champ d'action des missionnaires est nécessairement fort restreint. Mais, semblable à la violette qui se cache sous l'herbe et révèle au loin sa présence par la douceur de ses parfums, la petite station de Kibanga, perdue dans un coin du désert, se fait connaître au loin par le bien qu'elle s'y opère. Il ne se passe guère de mois sans que les chefs de la rive orientale envoient saluer les missionnaires et les prier d'aller s'établir chez eux. Au mois de juillet 1886, le chef suprême de l'Ouroundi, prince mystérieux, qui vit dans les montagnes, caché à tous les regards et qu'on nomme le Mouézi, nous envoya son salut et nous fit dire par Roussa via qu'il sait que nous ne voulons que le bonheur des nègres, différant en cela des Arabes qui dévastent tous les pays où ils pénètrent. Enfin, toutes les tribus du voisinage se mettraient volontiers sous notre patronage, et, lorsqu'un Père trouve le temps d'aller les visiter, hommes et femmes lui répètent à satiété: " Nous sommes vos enfants."

CHRONIQUE

Léon XIII et le Tiers-Ordre.— Nous extrayons des *Annales* de Milan les détails suivants :

A l'occasion du Jubilé de Léon XIII on avait songé à établir la statistique des Tertiaires en Italie. Au moment où le travail fut terminé, le chiffre s'élevait à 492.808. Un élégant album, renfermant le détail de cette statistique, fut présenté au Pape, le 18 février par le directeur de la Revue qui avait pris l'initiative de cette offrande. Il était accompagné de 2.200 francs en or pour l'aumône de la messe pontificale.

A l'audience accordée au T. R. P. Provincial de Lombardie et à son compagnon, dès que le Pape entendit prononcer le nom de Tiers-Ordre, il fut pris d'un saint enthousiasme. Son visage empreint d'une certaine fatigue devint radieux et souriant, et ouvrant les bras comme pour embrasser le monde entier et lui renouveler son appel, "*Je veux que le Tiers-Ordre se répande; propageons, propageons le Tiers-Ordre, travaillons dans ce but.*"

Sa Sainteté interrogea sur la statistique qu'on lui offrait et apprenant que le nombre des Tertiaires d'Italie s'élevait à un demi million : "*Bien, bien, ajouta-t-il avec joie, je veux qu'ils soient un million, deux millions, je veux que tous soient Tertiaires, mais par-dessus tout je veux l'Esprit franciscain.*" Et il conclut en disant : "*Je vous bénis, vos Religieux, vos Annales, ceux qui ont fait cette offrande, tous les Tertiaires; à tous, tous, j'accorde ma bénédiction apostolique.*"

Par ailleurs nous apprenons qu'une Tertiaire, membre du Conseil d'une de nos Congrégations de France, admise à une audience du Souverain Pontife et lui ayant dit qu'elle était du Tiers-Ordre, reçut un accueil d'une bienveillance marquée.

Le Saint-Père s'informa si elle était à la tête de la Congrégation et lui demanda le nombre des Tertiaires. Apprenant qu'ell-s étaient au nombre de 150 : *Bien*, lui répondit le Vicaire de Jésus-Christ et il lui dit par deux fois ces simples mots : *Esprit de saint François*. Puis lui posant la main sur la tête il la bénit avec toute sa Congrégation.

Léon XIII, tertiaire franciscain.— Nous trouvons aussi dans un article publié sur *Léon XIII, tertiaire franciscain*, par les *Annales franciscaines* le récit de la joie que ce Pontife ressentit lorsqu'il fut nommé Protecteur du Tiers-Ordre franciscain par Pie IX :

Le cardinal archevêque de Pérouse était donc tout désigné au choix du Pape quand, en 1875, il le nomma protecteur du Tiers-Ordre franciscain. Il ne pouvait trouver de cœur plus dévoué aux intérêts de cet ordre, auquel lui-même se faisait gloire d'appartenir et qu'il comblait de ses faveurs. Écoutons Mgr Pecci nous dire le bonheur que lui cause cette nomination. Il est allé à Assis prendre possession de sa charge ; dans la basilique de Saint-François au milieu de la foule accourue pour cette cérémonie, il s'écrie : "Une immense joie inonda mon cœur, il y a quelques jours, lorsqu'il plut à Sa Sainteté de me nommer protecteur du Tiers-Ordre, fondé, il y a des siècles déjà, dans cette ville. Dévot à ce grand saint dès mon enfance, j'ai toujours admiré ses héroïques vertus, et son Tiers-Ordre, cette institution d'origine divine, si féconde en fruits de

sagesse et en bienfaits de toute sorte pour la religion et le genre humain... Fasse Dieu qu'au milieu des tristesses de l'heure présente, au milieu des misères qui nous entourent, il nous soit donné de voir les multitudes accourir et se mettre sous la protection de l'Amant de la Pauvreté, du Saint d'Assise. Nous les verrions alors devenir des instruments dociles entre les mains de Dieu pour le rétablissement d'une paix que nous implorons tous si ardemment!"

En 1877, le cardinal-protecteur fit un nouvel et chaleureux appel aux fidèles de son diocèse, les engageant à s'enrôler sous la bannière séraphique.

La même année il devait quitter sa résidence de Pérouse. Pie IX le nommait camerlingue de la sainte Eglise, charge importante entre toutes, car c'est à celui qui en est revêtu que revient la direction du concave à la vacance du Siège apostolique.

Etait-ce dans l'intention du Souverain Pontife une manière de désigner celui qu'il regardait comme le plus propre à lui succéder? C'était la Providence qui veille sur l'Eglise, qui dirigeait alors le choix de Pie IX; c'était saint François, le protecteur de la Papauté, qui inspirait le Pape tertiaire. Six mois après, Pie IX mourait et le cardinal Pecci, devenu Léon XIII, s'asseyait sur la chaire de Saint-Pierre.

Propagation du Tiers-Ordre.—Selon le vœu du Souverain Pontife, le Tiers-Ordre franciscain se développe rapidement dans tous les pays du monde. En Italie, la statistique religieuse constate 898 fraternités de tertiaires comptant 316,533 membres.

Dans la catholique Irlande la dévotion à St. François qui a toujours été si grande augmente encore. C'est surtout le cordon de St. François d'Assise qui y est en honneur. Il est rare de rencontrer un Irlandais ou une irlandaise qui ne porte pas ce saint cordon. Dans une cité de l'Irlande, il n'y a pas longtemps, les Pères franciscains faisaient une mission pendant laquelle 2,000 personnes reçurent le cordon de St. François.

Les négociations entre la Russie et le Saint-Siège.—Commencées d'abord par l'intermédiaire des ambassadeurs de France auprès du tsar et auprès du Pape et continuées ensuite à Vienne entre le nonce, Mgr Galimberti, et le prince Lobanoff, ambassadeur de Russie dans cette ville, sont assez avancées désormais pour permettre d'espérer la reprise des relations diplomatiques par l'envoi d'un agent russe auprès du Vatican, comme aussi la remise en vigueur de l'ancien Concordat qui réglait la situation des catholiques dans l'empire russe.

Nouveaux Bienheureux de l'Ordre de S. François.—Les 20, 21 et 22 janvier a été célébré dans la nouvelle église de notre collège séraphique à Rome, le premier Triduum solennel en l'honneur du Bienheureux Jean Forest, notre confrère. Il fut le confesseur de l'infortunée reine Catherine d'Aragon, et s'entendit condamner à être brûlé vif par ordre de Henri VIII, à cause de sa fidélité à l'Eglise catholique. Son culte avait été approuvé par S. S. Léon XIII dans le courant de l'année dernière.

Ces solennités finissaient à peine que deux autres fils de St. François d'Assise : *Félix de Nicosie*, capucin, et *Egide de St-Joseph*, frère-lai des Mineurs-Observantins, recevaient les honneurs de la beatification.

(*Le Messager de S. François.*)

Les clés symboliques.—Les clés symboliques présentées au Pape par le clergé romain, à l'occasion de son Jubilé, figurent aujourd'hui à l'Exposition Vaticane. Léon XIII les a conservées de longues semaines dans ses appartements.

Les deux clés sont l'une en or, l'autre en argent, de la longueur de 37 centimètres. La signification symbolique de ce présent est la paix éternelle et temporelle donnée par le pouvoir des deux cités pontificales. La clé d'or ouvre le temple de la paix éternelle; la clé d'argent ouvre le temple de la paix temporelle; dans l'engin des deux clés, des bas-reliefs représentent Léon XIII ouvrant les deux temples.

Au sommet des deux clés, on voit près du globe terrestre, assis, l'ange de la paix élevant dans la clé d'or une branche d'olivier vers le ciel, déposant dans la clé d'argent cette branche sur la terre.

Dans la première, des figures très bien sculptées représentant Jésus-Christ donnant les clés à saint Pierre; dans la seconde, les figures représentent saint Pierre donnant les clés à Léon XIII.

Sur la tige de la clé d'or reposent les images de la Foi, de l'Espérance et des sacrements qui mènent à la paix éternelle; sur la tige de la clé d'argent, on voit les images de la Justice, de la Charité et des Commandements qui portent à la paix temporelle.

Toutes ces figures symboliques sont liées, accompagnées, décorées par une quantité de petits anges, d'emblèmes, de feuillages, de masses de fleurs et de fruits, d'inscriptions relevées de rubis et d'émaux, qui donnent à tout le dessin un caractère exquis et artistique.

Curieuse offrande au St. Père.—Une des plus curieuses offrandes qu'ait reçues N. S. P. le Pape, à l'occasion de son Jubilé, c'est la photographie d'un Indien de Californie, âgé de cent quarante ans, qui envoie ses félicitations au Souverain-Pontife, et lui fait humblement savoir qu'il prie tous les jours pour la conservation et le triomphe de Sa Sainteté. Cette photographie a été présentée au Saint-Père, le vendredi 3 février, dans l'audience accordée aux élèves de la Propagande et aux missionnaires des différentes parties du monde.

Noblesse du nom chrétien.—Tous les saints ont regardé le nom de chrétien comme leur plus beau titre de gloire. Saint-Louis, roi de France, l'estimait au-dessus du titre de roi. Au lieu de signer Louis, roi de France, il signait Louis de Poissy, parce que c'était à Poissy qu'il avait été baptisé, et qu'avec la grâce du Baptême, il avait reçu le titre de chrétien.

Sainte Agathe, jeune vierge douée des plus belles qualités, appartenait à une famille illustre de Sicile. Ayant eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, elle préféra la foi chrétienne à tous les avantages de la beauté, de la fortune et de la gloire de ce monde. C'était pendant la persécution de Dèce. Dénoncée comme chrétienne, elle comparut devant le tribunal de Quintien, préteur de Sicile. "N'as-tu pas honte, lui dit le magistrat, toi qui es issue d'un sang illustre, de mener la vie méprisée et abjecte des chrétiens? — L'abjection et l'humilité chrétienne, répondit Agathe, sont plus glorieuses que la grandeur et le faste des rois."

Parmi les martyrs de Lyon, qui moururent pour la foi dans la persécution de Marc-Aurèle, l'an 177, et dont le triomphe jeta dans les Gaules un si vif éclat, se trouvait un diacre appelé Sanctus. Amené devant le gouverneur, aux interrogations diverses qui lui

furent faites, il répondit invariablement qu'il était chrétien. " Quel est votre nom ? " lui demandait le juge. Sanctus lui dit : " Je suis chrétien — Quelle est votre patrie ? — Je suis chrétien — Quelle est votre condition ? êtes-vous noble ? êtes-vous esclave ? — Je suis chrétien. " Sanctus ne voulait que le titre de chrétien. Peu lui importait tout le reste : il était chrétien, cela lui suffisait.

Son compagnon Attale fut amené ensuite. Attale était un personnage distingué, jouissant d'une grande considération parmi ses concitoyens. Il entra dans la lice d'un air noble et intrépide, déclarant hautement qu'il était chrétien. Comme tout le peuple voulait le voir, le juge le fit promener autour de l'amphithéâtre avec cette inscription que l'on portait devant lui : *Attalus christianus*, " C'est ici Attale, le chrétien. " — Aux yeux des païens, c'était un deshonneur ; aux yeux du ciel c'était une gloire : et Attale marchait plein de joie, parce qu'il avait été trouvé digne de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus-Christ.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

CHAPITRE XV

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS.— SES VERTUS.— SON AMOUR
POUR DIEU.— SA CHARITÉ POUR LES HOMMES.

(1223)

(Suite)

Et parce que le saint Patriarche n'avait en vue que le progrès spirituel de ses disciples, et que le propre de la sainteté est de haïr pleinement le mal, aussi bien que d'aimer parfaitement le bien, il prononçait contre les violeurs de la Règle, rebelles et impénitents, cette terrible malédiction : " Père très-saint, qu'ils soient maudits de vous, de toute la cour celeste et de moi votre tout petit serviteur, ceux qui par leurs scandales travaillent à démolir cet édifice que vous avez élevé de vos mains et que vous ne cessez de soutenir par le ministère des Religieux exemplaires ! "

CHAPITRE XVI

VERTUS DE SAINT FRANÇOIS (SUITE) : OBÉISSANCE, CHASTETÉ,
PAUVRETÉ, HUMILITÉ, MORTIFICATION.— DON D'ORAI-
SON.— EMPIRE SUR LA NATURE.

La charité divine est une reine qui ne marche point seule ; elle a pour filles et pour compagnes toutes les autres vertus ; et quand elle établit son règne dans un

cœur comme celui de François, on doit s'attendre à la voir entourée du cortège le plus resplendissant dans l'ordre surnaturel. Disons un mot des vertus religieuses de notre saint, et achevons en quelques coups de pinceau le portrait de sa belle âme.

Qui pourrait dépeindre le zèle du Bienheureux à pratiquer l'obéissance ? Quoique fondateur d'Ordre, quoique investi du Généralat à vie par les Souverains Pontifes, on le voit toujours aspirer à obéir. Dans ses voyages, il cède le commandement à un de ses compagnons, et à dater du jour où il a remis le pouvoir entre les mains de Pierre de Catane, il se soumet avec une candeur d'enfant à Ange de Riéti, qu'on lui a donné pour Gardien. Vers la fin de sa vie, on l'entend dire confidemment à l'un de ses disciples : " J'ai reçu d'en-haut cette grâce entre toutes les autres : c'est que si l'on m'assignait pour Gardien un novice d'une heure, je lui obéirais aussi facilement, aussi ponctuellement, qu'au plus ancien Religieux."

On se rappelle comment il fut l'amant fidèle et passionné de la pauvreté évangélique. Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons déjà dit sur ce point. François poussait l'estime de cette vertu, jusqu'à pleurer quand il rencontrait un mendiant plus pauvrement vêtu que lui, jusqu'à se dépouiller de son unique manteau pour en couvrir les épaules des indigents, enfin jusqu'à donner, faute d'autres ressources, le bréviaire dont les Frères se servaient pour réciter l'office canonial. Ayant un jour entendu l'un de ses Religieux dire à demi-voix : " Je viens de la cellule de François," il le fit venir et lui dit : " Pourquoi l'appelles-tu ma cellule ? Elle n'est pas à moi, et dorénavant un autre l'occupera." Puis il ajouta : " Notre-Seigneur, étant au désert, où il passa quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et la prière, ne s'y bâtit ni maison ni cellule ; mais il prit son repos dans le creux d'un rocher, sur la crête d'une montagne ¹." Qu'il est beau de voir François sur le point de mourir, se rendre à lui-même ce consolant témoignage : " Je n'ai pas souvenance d'avoir été jamais infidèle à ma Dame la Pauvreté."

Ce qui ne nous étonne pas moins en lui, c'est son incomparable humilité. Nul homme peut-être n'a excité plus d'enthousiasme autour de lui ; nul n'a montré plus de mépris de soi-même, plus d'indifférence pour les hon-

(1) Légende des trois compagnons.

neurs, plus d'amour pour les humiliations. Plus on l'exaltait, plus il s'abîmait dans son néant. "Sortons d'ici, dit-il un jour à son compagnon, nous n'avons rien à gagner avec les honneurs que nous rendent ces braves gens. Allons chercher ailleurs le mépris des hommes ; car c'est là notre meilleur profit." Ce fut par humilité et à la suite d'une vision, qu'il s'arrêta au seuil du sacerdoce ; il resta toujours diacre. Au moment où il était en prière pour consulter le Seigneur à ce sujet, un ange lui apparut : et lui montrant un vase plein d'une eau plus limpide que le cristal, il lui dit : "Regarde, François, l'âme du prêtre doit être plus pure encore !"

Nous ne pouvons résister au plaisir de faire connaître nos lecteurs deux traits charmants d'humilité que nous empruntons à saint Bonaventure et à Bernard de Besse. Voici le premier. C'était l'an 1220, au retour de la mission d'Orient. Sur la longue route de Bologne à Pérouse, notre Bienheureux, succombant à la fatigue, fut obligé de monter sur son âne. Son compagnon, Frère Léonard d'Assise, qui le suivant péniblement, eut alors une pensée toute humaine, au souvenir du passé. "Autrefois, se dit-il en lui-même, ma famille avait le pas sur la sienne. Aujourd'hui les rôles sont renversés : c'est lui qui se sert d'une monture, et moi qui le suis à pied." A peine ce murmure intérieure s'était-il élevé dans son esprit, que le saint, qui avait reçu d'en haut dans une si large mesure le don de lire au fond des cœurs, descendit de sa monture et dit à son compatriote : "Tu as raison, mon fils. Il ne convient pas que je voyage de la sorte, et que je te laisse aller à pied ; car, dans le siècle, tu étais plus noble et plus puissant que moi." Le Frère, étonné et confus de se voir découvert, se jeta tout en pleurs aux genoux de son bienheureux Père, pour lui faire l'humble aveu de sa faute ; et François lui en octroya gracieusement le pardon, sans aucun mélange de blâme ni d'aigreur¹.

Vers la même époque, pensons-nous, le Frère Masséo de Marignan mit à l'épreuve et put constater à son tour l'extrême humilité du saint. Au moment où François revenait du bois qui avoisinait alors le couvent de la Portioncule, et où il avait coutume de se retirer pour converser plus à son aise avec Dieu, Masséo, l'apercevant

(1) Marc de Lisbonne.

(2) Bonavent.

de loin, courut au-devant de lui, et, dès qu'il l'eut rejoint, il lui adressa sans préambule la question suivante : " Père, pourquoi, pourquoi vous plutôt qu'un autre ? " Le saint fondateur, qui chérissait en lui l'un de ses plus fervents disciples et l'une des colonnes de son Ordre, ne se fâcha nullement de la liberté avec laquelle lui parlait Masséo. Tout au contraire, il lui répondit avec douceur, en cheminant d'un pas tranquille vers le monastère : " Parle, mon fils ; que veux-tu dire ? — Je veux dire, reprit le Frère, pourquoi tout le monde court-il après vous ? D'où vient qu'on a faim et soif de vous voir, de vous entendre et de se ranger sous votre conduite ? Vous n'êtes pas un bel homme, ni un savant de renom, ni un baron de haute lignée ! D'où vient donc, encore une fois, que tout le monde court après vous ? " Les saints ont leur manière de s'entendre dire la vérité : bien loin de se froisser et de se mettre en colère comme les mondains, ils acceptent les observations d'autrui avec une joie qu'ils ne peuvent dissimuler. C'est ce qu'on aurait pu remarquer, dans cette circonstance, sur les traits du séraphique Père. Son front, au lieu de s'assombrir, s'illumina et devint radieux. Soudain il s'arrêta, et levant les yeux au ciel, il les tint longtemps fixés sur un Être invisible, sans pouvoir les en détacher comme s'ils eussent rencontré celui qu'il chantait dans ses vers comme le Dieu de son cœur et l'unique objet de son amour. Que se passa-t-il durant cette extase ? Quel fut le mystérieux dialogue entre le serviteur et le souverain Maître ? C'est le secret de Dieu. Masséo remarqua seulement que le visage du saint reflétait une émotion extraordinaire, et que son regard aspirait une lumière divine. Il ne s'effraya ni ne chercha à s'enfuir ; car, il savait que son bienheureux Père était sujet à ces sortes de ravissements.

Dès que l'homme de Dieu fut revenu à lui, il se prosterna la face contre terre, baigna le sol de ses larmes, et rendit grâce au Très-Haut avec une indicible ferveur d'esprit. Puis, se relevant et se tournant vers son compagnon : " Mon fils, lui dit-il, tu veux savoir pourquoi tout le monde court après moi ? Voici le mot de cette énigme. Le Seigneur, dont l'œil est toujours ouvert sur les bons et sur les méchants, n'a remarqué, parmi tant de millions d'hommes, aucun pécheur qui fût plus vil que moi, et plus incapable de mener à bonne fin la réformation générale qu'il méditait ; voilà pourquoi ses regards se sont arrêtés sur moi. Oui, il a fait choix de ce qui est

insensé pour confondre la sagesse du monde, et de ce qui est faiblesse et néant pour confondre la noblesse, la force et la grandeur. Et qu'a-t-il voulu enseigner par là, sinon que tout bien comme toute vertu vient de lui, et non des créatures, que nulle chair ne doit se glorifier en sa présence, et que si quelqu'un se glorifie, il doit se glorifier dans le Seigneur, à qui seul appartient la gloire dans tous les siècles ?" Belle réponse, tout illuminée de clartés de l'Évangile, et bien digne d'un si grand saint ! Le Frère Masséo, comme auparavant le Frère Pacifique, se retira content : il avait acquis la certitude, cette fois, que son bienheureux Père avait posé l'édifice de sa sanctification sur le roc inébranlable de l'humilité chrétienne (1).

La mortification des sens achevait en saint François l'œuvre commencée par l'humilité. Il traitait sa chair comme on traite un ennemi, ne lui accordant que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Souvent il saupoudrait de cendre les aliments qu'on lui présentait, alléguant pour excuse que sœur cendre était chaste. Il ne buvait que de l'eau, et encore est-ce à peine s'il en prenait assez pour étancher sa soif. Un jour qu'on lui demandait la raison d'une austérité de vie : " C'est que, répondit-il, il est difficile de satisfaire aux besoins du corps, sans se laisser aller à la sensualité." Avant de rendre le dernier soupir, il se crut obligé, comme saint Bernard, à demander pardon à Frère l'âne, c'est-à-dire, à son pauvre corps, de l'avoir traité si durement.

C'est le propre des saints de concilier en eux les vertus en apparence les plus opposées. Cet amant de la pénitence était d'un caractère singulièrement aimable, doux et gai.

Pour peu qu'on étudie sérieusement ses vertus, on ne peut s'empêcher d'admirer en lui le plus rare mélange de grandeur et de modestie, d'héroïsme et de simplicité. Et alors on ne s'étonne plus que le Créateur, trouvant une âme si docile à ses inspirations, l'ait enrichie des dons les plus précieux, tels que le discernement des cœurs, l'esprit de prophétie, et le pouvoir de commander aux démons, aux maladies et à la mort. Pour nous, nous admirons ces faveurs célestes ; mais il est un don qui nous paraît préférable encore, et qui est sans contredit plus excellent et plus méritoire : c'est le don d'oraison. François le posséda au plus sublime degré. Il est rare de trouver dans le même homme la vie contemplative de Marie et

(1) Bernard de Besse.

la vie active de Marthe ; presque toujours l'une des deux domine aux dépens de l'autre. C'est le privilège du saint Patriarche d'Assise d'avoir su réunir en lui l'une et l'autre, et de les avoir, pour ainsi dire, fait marcher de pair. Son action fut si universelle, il suscita tant d'apôtres, parcourut tant de pays, opéra tant de miracles et convertit tant de pécheurs, qu'il semble qu'il ne dût plus trouver de temps pour l'oraison. Il pria avec tant de continuité, d'ardeur et de larmes, eut tant de ravissements, d'extases, de colloques amoureux avec le Sauveur, répandit son âme en tant d'hymnes d'amour et de reconnaissance, qu'il semble n'avoir pu faire autre chose. Cependant, s'il nous faut faire un choix et décider lequel l'emporta, de la prière ou de l'apostolat, nous penchons pour la première, basant notre appréciation sur le goût et l'attrait irrésistible qu'il se sentait pour elle. Thomas de Célano et saint Bonaventure nous racontent avec quelle diligence il faisait valoir ce don de Dieu. L'oraison était le fond de son existence, la respiration de son âme, l'échelle spirituelle par laquelle il allait des hommes à Dieu et de Dieu aux hommes. C'est à elle qu'il attribuait tout le succès de ses prédications et tous ses progrès dans la vertu. Ce fut elle, en effet, qui l'éleva si rapidement à la parfaite union d'amour avec Dieu. Aussi était-il extraordinairement attentif, en quelque endroit qu'il se trouvât, aux visites et aux touches de l'Esprit-Saint, et recommandait-il à ses Frères de désirer par-dessus tout l'esprit d'oraison. "Un vrai Frère-Mineur, disait-il, est avant tout un homme d'oraison, comme nos couvents sont avant tout des maisons de prières....." Sans l'oraison, nul ne saurait obtenir de Dieu certaines grâces particulières, ni faire de sérieux progrès dans la vertu." Plus d'une fois ses compagnons le virent ravi en extase, immobile, le visage transfiguré, les yeux fixés au ciel, ou bien encore élevé de plusieurs coudées au-dessus du sol et environné d'une nuée lumineuse. "Pendant ces longs ravissements, le Très-Haut lui révélait de grands secrets, que le bienheureux Père gardait au fond de son cœur, à moins que la gloire de Dieu ou le bien des âmes ne lui fissent un devoir de les divulguer (1)."

Un soir, un de ses Religieux, ne le trouvant point dans sa cellule, eut l'idée que le saint fondateur devait être dans le bosquet voisin. Il y vole aussitôt. Dès l'entrée

(1) Bonavent., c. x.

du bois, il entend notre saint pousser des cris et des soupirs vers le ciel pour obtenir la conversion des âmes, et conjurer la Reine des anges de lui montrer son adorable Fils. Le Religieux s'avance et aperçoit, au sein d'une clarté surnaturelle, la Vierge-Mère qui pose son Fils entre les bras de François avec une bonté ravissante, et l'heureux Patriarche qui, comme le vieillard Siméon, reçoit l'Enfant Jésus, l'adore et le couvre de ses caresses, en le suppliant de pardonner aux pauvres pécheurs et de les sauver. A la vue d'un tel prodige, le Frère tombe par terre, à demi-mort : tant il est instinctif à l'homme déchu d'avoir peur de Dieu ! Le saint Patriarche, en retournant au monastère pour les Matines, le trouva dans cet état, et le fit revenir de son évanouissement. Puis il lui défendit d'ouvrir la bouche sur ce qu'il avait vu et entendu ; mais le Religieux, croyant qu'ici la gloire de Dieu l'obligeait plutôt à parler qu'à se taire, s'empressa de raconter la scène merveilleuse dont il avait été témoin.

Une autre fois, un novice que le Bienheureux venait d'admettre parmi les siens et qu'il conduisait au couvent du Noviciat, eut recours à un moyen fort ingénieux pour savoir ce qu'il faisait pendant la nuit. Attardés dans leur route, ils s'étaient vus forcés de coucher sur la terre nue, en pleine campagne, pour y prendre un peu de repos. Voyant le Père endormi, le jeune homme attacha le bout de sa corde à celle de François : " De la sorte, se disait-il, il ne pourra remuer que je ne m'en aperçoive." Alors, content de son petit stratagème, il se livra bien tranquillement au sommeil, qui ne se fit pas attendre. Peu d'heures après, François se réveillant s'aperçut de la chose, délia doucement le nœud, et alla se mettre en oraison sous des arbres qui se trouvaient près de là. A son réveil, le novice, tout surpris de ne plus voir le bienheureux Père à ses côtés, court à sa recherche. Une lumière extraordinaire qui scintille à travers les arbres, lui indique la présence du saint. Il dirige ses pas de ce côté, et se trouve bientôt en face d'un spectacle que la parole humaine est impuissante à décrire. Le Fils de Dieu, environné d'esprits célestes, sa très-sainte Mère, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste étaient là, s'entretenant familièrement avec François. Chose étonnante ! le même phénomène surnaturel produisit deux fois le même effet. Ce jeune homme, aussi bien que le Religieux dont nous avons parlé précédemment, fut saisi d'effroi et perdit connaissance, jusqu'à ce que notre saint, prévenu par le

Sauveur lui-même, vint le rappeler à la vie. Pendant ce temps, la vision céleste avait disparu ; et selon son habitude, François défendit au novice d'en parler. Plus obéissant que l'autre Frère, le novice attendit la mort du Bienheureux pour révéler son secret (1).

Dieu, qui est le maître de ses dons et qui les distribue comme il lui plaît à ses créatures, ne veut pas qu'on trouble indiscrètement et sans motif les opérations de sa grâce. Un jour que l'évêque d'Assise était descendu au couvent de la Portioncule, et que, n'entendant aucun bruit, il avait entr'ouvert la porte de la cellule de François, avec le secret désir de le surprendre en extase, il se sentit tout à coup repoussé par un bras invisible et rejeté assez loin de la cellule ; il ne recouvra le libre usage de ses sens, que lorsqu'il eut ingénument avoué son indiscrétion en présence des Religieux.

À force de larmes et de prières, d'amour et d'humilité, le fils de Bernardone avait reconquis l'innocence primordiale, et avec elle il semblait avoir recouvré les privilèges dont jouissaient nos premiers parents au jour de leur création. Il était parfaitement soumis à Dieu ; et la créature inférieure, à son tour, rentrant pour lui dans l'ordre détruit par le péché, se montrait si docile à sa voix, que pour retrouver une pareille obéissance, il faut remonter jusqu'à l'âge d'or du paradis terrestre. Sans doute, avant lui, plusieurs saints avaient plus ou moins ressaisi le sceptre tombé des mains d'Adam : les Pères de la Thébàïde étaient servis par les corbeaux et les lions ; saint Gall commandait aux ours des Alpes ; saint Colomban, traversant la forêt de Luxeuil, était réjoui par le chant des oiseaux, et voyait les écureuils descendre des arbres pour se poser sur sa main ; mais aucun n'a égalé le Pénitent d'Assise. Cet ancien empire de l'homme sur la nature, François l'exerçait, non en passant, mais d'une manière habituelle et complète. Lorsqu'il sortait du couvent de Notre-Dame-des-Anges pour parcourir les plaines de l'Ombrie, les animaux saluaient en lui le roi de la création. N'apercevant plus que l'empreinte divine sur cette figure amaigrie où il n'y avait presque plus rien de terrestre, et n'éprouvant plus dès lors cette horreur instinctive que leur inspirent notre état de déchéance et notre dureté, ils entouraient le saint pour l'admirer et le servir. Les lièvres et les lapins se réfugiaient dans les

(1) Bernard de Besse.

plis de sa robe. Traversait-il un pâturage, les brebis, s'entendant saluer du doux nom de sœurs, levaient la tête et accouraient vers lui, laissant les bergers stupéfaits. Et lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances de la compagnie des hommes, prenait plaisir à ces fêtes que lui faisaient les animaux des champs.

Sur les bords du lac de Riéti, un pêcheur lui offrit un oiseau de rivière vivant; François l'accepta de grand cœur, le tint quelque temps dans ses mains, puis les ouvrit pour lui rendre la liberté. Mais l'oiseau ne s'envola point. Alors le saint, dans un transport de reconnaissance et d'amour envers Dieu, leva les yeux au ciel et demeura plus d'une heure en extase. Etant revenu à lui, il bénit son frère le petit oiseau, et lui commanda de gagner les plaines de l'air, pour y chanter les louanges du Créateur; et aussitôt l'oiseau battit des ailes, prit son essor et se mit à gazouiller joyeusement.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un gros poisson qu'il venait de prendre. François garda quelque temps le poisson entre ses mains, puis le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant à fleur d'eau en présence du saint, comme s'il n'eût pu se séparer de lui. Il ne plongea au fond du lac, que sur l'ordre du séraphique Père et après avoir reçu sa bénédiction (1).

Une autre fois, rencontrant, sur la route de Sienne, un jeune homme qui allait vendre des tourterelles vivantes: "Mon cher fils, lui dit François, ne livre pas à la mort ces oiseaux innocents, qui sont dans l'Écriture le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles; donne-les-moi, je te prie." Le jeune homme s'étant empressé de les lui donner, François les réchauffa sur son sein, les caressa, et leur parlant comme si elles eussent pu comprendre, il leur adressa ces paroles: "Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre? Mais je veux vous arracher à la captivité et à la mort, et je vous bâtirai des nids où vous pourrez vous multiplier." "Écoute, mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, voici la récompense que Dieu réserve à l'acte de générosité que tu viens de faire. Tu revêtiras sous peu l'habit de la pénitence, et tu trouveras avec nous dans le trésor de la pauvreté volontaire le gage de l'éternelle béatitude." Cette prédiction s'accomplit en tout point, et le jeune

(1) Bonavent., c. viii.

homme, étant entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs, y mourut en odeur de sainteté. François, après l'avoir béni, continua sa route, emportant les gentilles tourterelles jusqu'au monastère de Ravacciano, sous les murs de Sienne. Arrivé au couvent il enfonça son bâton en terre. Le lendemain matin, le bâton était devenu un grand et gros chêne vert, à la stupéfaction des Frères et des Siennois ; et François y posait les chères petites tourterelles, en leur commandant d'y faire leur nid et d'y demeurer en paix. Elles obéirent, et s'apprivoisèrent si bien avec les Religieux, qu'elles venaient familièrement manger dans leurs mains. Le chêne miraculeux de saint François subsistait encore au commencement du xviii^e siècle.

Il y avait, auprès du couvent de Mont-Colombe, un nid d'alouettes huppées dont la mère venait chaque jour visiter saint François, pour recevoir de sa main la pâture nécessaire à ses petits. Quand ils eurent des ailes, elle lui amena toute sa couvée. François remarqua que la plus forte des petites alouettes becquetait les autres et s'emparait de leur portion. Il en ressentit de la peine, et s'adressant à la coupable comme si elle eût été douée d'entendement : " Insatiable et cruelle, lui dit-il, tu mourras misérablement, et les animaux les plus avides ne voudront point goûter de ta chair." Quelques jours après, en effet, elle se noya dans un vase où on leur mettait à boire. On la jeta aux chats et aux chiens pour voir s'ils la mangeraient ; pas un n'y toucha.

(A continuer.)

DEVOTION AU SACRE CŒUR DE JESUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

INTENTION GÉNÉRALE POUR MAI 1888

Désignée par Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande et bénie par Sa Sainteté Léon XIII :

PIEUSE PRATIQUE EN L'HONNEUR DU CŒUR DE JÉSUS.

Consacrer au Cœur de Jésus notre intelligence, notre volonté, notre cœur, tout ce qu'il y a de meilleur en nous, ou pour mieux dire, notre être tout entier : telle doit être la pratique fréquente et aimée des âmes pieuses.

Mais parce que notre bienheureuse Marguerite-Marie est vraiment l'évangéliste du divin Cœur, c'est à son enseignement qu'il faut recourir pour bien connaître les qualités et les récompenses de cette consécration.

I. QUALITÉS QUE DOIT REVÊTIR LA CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR.

1o *Que la consécration soit en quelque sorte sacramentelle, c'est-à-dire faite après la communion.* Méditons, en effet, ces lignes écrites par la Bienheureuse : " Je vous dirai simplement qu'il me semble que vous feriez une chose bien agréable à Dieu de vous consacrer et sacrifier à ce Sacré-Cœur, si vous ne l'avez déjà fait. Il faut communier un premier vendredi du mois, et après la sainte communion, lui faire le sacrifice de vous-même, en lui consacrant tout votre être, pour vous employer à son service et lui procurer toute la gloire, l'amour et la louange qui sera en votre pouvoir (1)."

Dans une autre lettre, elle écrit encore : " Pour commencer tout de bon à ne vivre que pour Dieu..., il me semble que vous feriez chose fort agréable au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un vendredi, après la sainte communion (2)."

2o *Que la consécration soit fréquemment renouvelée.* Dans la même lettre que nous venons de citer, la servante de Dieu ajoute : " Je crois que le Sacré-Cœur prendra un singulier plaisir que vous renouveliez ce sacrifice souvent, et le pratiquiez fidèlement, pour parfaire votre couronne."

3o *Que la consécration soit entière.* Elle écrit à une jeune novice : " Prenant votre cœur comme s'il était en vos mains, offrez-le lui (au Sacré-Cœur) et le lui consacrez, afin qu'il y règne absolument, et qu'il vous apprenne à l'aimer parfaitement, à ne lui jamais déplaire volontairement et à porter la Croix amoureusement (3)."

II. FRUITS ET RÉCOMPENSES DE LA CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR.

1o *Le Cœur de Jésus se donne avec tous ses trésors à ceux qui se consacrent à lui.* Telle fut, en effet, la promesse

(1) Let. 33.

(2) Let. 26.

(3) Let. 33.

faite à la Bienheureuse, après sa solennelle consécration du dernier jour de décembre 1678. Notre-Seigneur lui dit : “ Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors, pour le temps et pour l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs; je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance (2).”

2o *La consécration au Sacré-Cœur est la voie la plus sûre pour arriver à la perfection.* Tel est, en effet, l'enseignement de l'apôtre du Cœur de Jésus : “ Si vous saviez quelle sera la récompense que cet aimable Cœur donnera à ceux qui, après s'y être tout consacrés, ne chercheront qu'à l'honorer ! Oui, il me semble que cette seule intention donnera plus de mérite et d'agrément à leurs actions devant Dieu, que tout ce qu'ils pourraient faire en tout le reste, sans cette application (3).”

3o *La consécration au Sacré-Cœur est un gage de salut.* La Bienheureuse écrivant à une personne du siècle, lui recommande de se consacrer au Sacré-Cœur, et lui envoie à cet effet une petite formule composée par elle, qu'elle lui conseille de porter sur son cœur. Voici, d'après son enseignement, la récompense attachée à cette pieuse pratique : “ Il (le Sacré-Cœur) vous consolera dans vos besoins et afflictions, se rendant la force de vos faiblesses, le souverain remède à tous vos maux, et enfin votre asile à l'heure de la mort (4).” Dans une autre lettre, elle écrit : “ Il (le Sacré-Cœur) m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand, que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais (5).”

Ne nous exposons pas, par l'espérance du plaisir, d'une satisfaction, d'un avantage, à voir notre esprit s'éloigner de Dieu ; mais par la sainte charité qui est Dieu, je prie tous mes frères, de rejeter aussi complètement que possible les soins, les préoccupations, les embarras du siècle, de servir Dieu, de L'aimer et de L'honorer avec un cœur et un esprit parfaitement purs, parce que c'est là ce qu'il demande avant tout.—*St-François.*—1re Règl. des FF. Min. xxii

(2) *Vie de la B.* par les Contemp., p. 159.

(3) Let. 26.

(4) Let. 126.

(5) Let. 34.